AM
1937
ch
cop. 2

BOSTON UNIVERSITY

GRADUATE SCHOOL

Thesis

# LES HUGUENOTS DU TEMPS D'HENRI IV

# ET LEUR INFLUENCE LITTERAIRE ET SOCIALE

by

Helen Chaffee

(A. B., Mount Holyoke College, 1924)

submitted in partial fulfilment of the

requirements for the degree of

Master of Arts

1937

BOSTON UNIVERSITY
COLLEGE OF LIBERAL ARTS

# LES HUGUENOTS DU TEMPS D'HENRI IV
# ET LEUR INFLUENCE LITTERAIRE ET SOCIALE


| | page |
|---|---|
| A. INTRODUCTION | 1 |
| B. LES HUGUENOTS | 1 |
| a. Dérivation du mot "huguenot" | 1 |
| b. Raison d'être du changement religieux | 2 |
| 1. La Renaissance | 2 |
| 2. La Réformation | 3 |
| C. ECRIVAINS HUGUENOTS | 5 |
| a. Premiers auteurs | 5 |
| 1. Jacques Lefèvre | 5 |
| 2. Guillaume Farel | 7 |
| b. Ecrivains de la cour de François I | 8 |
| 1. Clément Marot | 8 |
| a. Poète de cour | 9 |
| b. Les Epîtres | 9 |
| c. Les Psaumes | 10 |
| d. Son influence | 12 |
| 2. Marguerite de Navarre | 13 |
| a. "L'Heptaméron" | 17 |
| c. Ecrivains du temps de la réforme | 18 |
| 1. Jean Calvin | 18 |
| a. "L'Institution de la religion chrétienne" | 19 |
| 2. Bernard Palissy | 22 |
| a. Le potier huguenot | 24 |

page

b. Oeuvres scientifiques 25

3. Théodore de Bèze 26

a. Les Psaumes 27

b. "Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France" 28

c. "Vie et Mort de Calvin" 29

4. Michel de l'Hospital 29

a. "Traité de la réformation de la justice" 31

5. François de la Noue 31

6. Gaspard Coligny 33

7. Agrippa d'Aubigné 36

8. Jeanne d'Albret 39

d. Ecrivains de la cour d'Henri IV 42

1. Henri IV 42

a. Edit de Nantes 43

b. Lettres Missives 44

2. Philippe Duplessis-Mornay 45

3. Charlotte Arbaleste de la Borde 49

a. Mémoires de Philippe de Mornay 49

D. CONCLUSION 50

E. BIBLIOGRAPHIE 53

# LES HUGUENOTS DU TEMPS D'HENRI IV
# ET LEUR INFLUENCE LITTERAIRE ET SOCIALE

## A. INTRODUCTION

Le but de cette thèse est de faire une étude des Huguenots en France du temps d'Henri IV, et de discuter quelques écrivains huguenots et leur influence littéraire et sociale. Elle a en outre le but de faire revivre les mouvements, les principes, et les sentiments qui ont inspiré les Huguenots dans leur vie privée ou publique, et d'exalter les hautes qualités morales qui les ont distingués dans les contributions qu'ils ont faites à la littérature et à la vie françaises.

## B. LES HUGUENOTS

### a. Dérivation

Pour mieux connaître les Huguenots, grand secte du seizième siècle, il faut, d'abord, remarquer la dérivation du mot huguenot. Le mot huguenot signifie un membre du parti évangélique en France de cette époque-là. L'église huguenote fut l'église réformée de la France. L'origine du mot est tout à fait obscure, mais il y a plusieurs théories sur sa dérivation dont les plus connues sont:

1. 'La Tour de Hugen' où les protestants se réunissaient secrètement.
2. Heghenen, ou huguenen, mot flammand équivalent aux 'puritains'.
3. Le mot 'Eignot'[1] dérivé de l'allemand 'Eid-genossen-federati' qui signifie confédérés ou alliés. Il y eut

1. Schaeffer--Les Huguenots du Seizième Siècle, p. 9

un groupe de ces gens à Genève.

La troisième étymologie est la plus généralement reçue. Bientôt le mot huguenot devint synonyme du mot hérétique, et ils furent proscrits dans chaque pays comme condamnés de l'église.

b. Raison d'être du changement religieux

Avant le temps de Calvin, en France, il n'y eut presque plus de religion. On fut à la veille d'un renouvellement de toutes choses. La vie sociale craquait et menaçait ruine. L'ordre politique comme l'ordre intellectuel disparaissait. La renaissance des lettres et l'imprimerie avaient changé l'aspect de tout.

L'Eglise ne comprit pas les obligations que les temps nouveaux lui imposèrent. Le clergé du seizième siècle suivit les errements du moyen âge. Les peuples demandèrent un changement et eurent un grand intérêt dans n'importe quelle réforme. Il fallait détruire les corruptions du clergé ou établir une sévère discipline, mais on comprit, comme par instinct, que les vertus et les vices furent simplement une expression visible des convictions et des croyances. Une sévère révision du dogme chrétien était devenue inévitable.[1] Il s'agissait d'étudier et de réformer les moeurs et les idées.

La Renaissance, en France, fut la période du grand réveil. Tout le monde, malgré les difficultés et les persécutions se sentit joyeux et gai. Chacun cria "A boire!" Une curiosité infinie embrasa les esprits. Entre 1530 et 1540 les études savantes marchèrent en avant. Mais en 1530 la Renaissance et

1. Schaeffer--Les Huguenots du seizième siècle, p. 9

la Réforme tendirent à se séparer.[1] Il y eut des controverses un peu partout qui passionnèrent les esprits cultivés. Des cénacles littéraires se formèrent qui contribuèrent au progrès du goût. Ce fut une période d'organisation et une véritable crise.

Les fois religieuses commencèrent à se réformer. Un sentiment d'inquiétude régna et se répandit dans la nation. Il y eut peu de paix et moins de liberté. Les premières manifestations de la Réformation en France ne furent pas basées sur les pensées libérales des humanistes.

La Réforme dont le progrès avait surpris le catholicisme élimina les éléments irréligieux que la Renaissance avait introduits dans l'Eglise. Elle reconnut aussi sa corruption, et finit par établir la restauration de la foi, de la science et des moeurs.[2]

Au milieu d'un siècle corrompu les protestants remirent en honneur toutes les vertus. Avant 1562 la Réforme française avait été plutôt morale que religieuse. Après cette date elle devint, au contraire, purement religieuse. Elle ne voulut plus introduire de nouvelles théories, mais elle voulut le retour de la doctrine de l'Ecriture sainte. On voulut amener l'homme à l'obéissance de l'Evangile.

La Réformation se répandit parmi les littérateurs. Outre l'Evangile qui formait une voix puissante d'instruction, on circulait plusieurs écrits par des hommes éminents avec l'espoir d'inculquer des idées religieuses dans l'âme et dans l'esprit de chaque personne.

1. Calvin--L'Institution de la Religion Chrétienne, p. 25

2. Lanson--Histoire Illustrée de la Littérature Française, p. 224

On peut se demander enfin pourquoi les Huguenots perdirent dans leur lutte. Selon leur caractère, ils auraient dû y gagner. C'étaient des hommes simples qui ne pensaient pas au luxe autour d'eux, car l'économie régnait dans leur vie bornée, et faisait prospérer leurs affaires. La rareté des fêtes qu'ils célébraient inquiétait les catholiques, et la simplicité de leur culte était adoptée non seulement pendant le seizième siècle, mais il devint la fondation de la liturgie actuelle. Les Huguenots exprimèrent un désir de changer la lourde cérémonie de l'Eglise en disant qu'elle comprenait tant de superstitions et trop d'ornements superflus.

Encore étaient-ce des hommes doux, austères et pieux, qui ne demandaient qu'à vivre en paix et à pratiquer toutes les vertus chrétiennes. Ces humbles protestants montraient ces qualités dans tous les champs de l'activité, et au foyer domestique.

Cinquante ans plus tard, à cause des persécutions et des pertes, ce premier caractère s'était beaucoup changé. Le malheur avait raidi leurs traits et hâlé leur front, et ils étaient fiers dans leur attitude d'orgueilleuse indépendance.

De plus le peuple ne leur était pas hostile. Achille Gamon, un des chroniqueurs du seizième siècle, dit que "le peuple, par suite de son ignorance de la religion ne savait à laquelle des deux religions s'attacher."[1]

Mais l'écueil où ils firent enfin naufrage c'était l'opposition du gouvernement. Il faut se rappeler qu'on avait besoin d'une fortitude vraiment surnaturelle pour lutter contre le gouvernement. Malgré toutes leurs bonnes qualités et malgré

1. Schaeffer--Les Huguenots de seizième siècle, p. 103

la neutralité du peuple ils durent échouer devant la résistance du trône après la conversion du roi.

## C. ECRIVAINS HUGUENOTS

### a. Premiers auteurs

#### 1. Jacques Lefèvre

Le mouvement de la Réforme naquit dans l'Université de Paris. Parmi les premiers instigateurs fut Jacques Lefèvre d'Étaples[1]--professeur distingué de l'Université. Né d'une famille humble, et bien diminutif de taille, il ne commandait pas beaucoup de respect, mais heureusement il possédait un esprit extraordinaire. Comme les sages du moyen âge il voyageait en Europe, en Asie et en Afrique. Ces expériences, ajoutées à une personnalité extraordinaire, aidaient son enseignement, et, par conséquent, il attirait un groupe de savants à l'Université. Le plus illustre de ses élèves fut Guillaume Farel,[2] étudiant plus jeune que lui de trente ans qui fut destiné à jouer un rôle dans l'histoire de la Réformation française. Sa famille fut de la noblesse provinciale; par conséquent, le contraste était marqué entre le professeur timide et doux, et son élève dont le courage prédominait toujours.

Mais malgré la dissemblance de caractère Lefèvre et Farel furent de bons amis. Ensemble ils fréquentaient les églises, mais le dévouement enthousiaste de Lefèvre et de son disciple impétueux fut modifié par une étude de l'Ecriture sainte.

A ces deux acteurs du drame de la Réformation française un troisieme fut ajouté--Guillaume Briçonnet,[3] évêque de Meaux

1. Baird, H.--The Rise of the Huguenots in France, p. 67
2. Idem p. 68
3. Idem p. 72

qui se trouva à la tête du clergé. En 1516[1] François I l'envoya à la cour papale, et de bonne heure il se rendit compte des besoins de l'église, et il eut envie d'essayer de produire cette réforme dans son diocèse.

Troublés par les menaces de leurs ennemis ces trois réformateurs espéraient trouver un asile tranquille. Briçonnet invita Le Fèvre à l'accompagner à Meaux où tout près de la capitale il se débarrasserait du vacarme qui se faisait contre les doctrines de Luther. Son élève, Farel, le suivit.

La ville de Meaux, au nord-est de Paris, ne fut pas à grande distance de la frontière flamande, endroit tout plein d'ouvriers, mécaniciens, cardeurs de laine et artisans.[2] La proximité à la Flandre contribuait à la propagation des idées religieuses à Meaux où les âmes des artisans furent embrasés de la nouvelle de l'Evangile du Nord.

Lefèvre traduisit en français les quatre Evangiles en 1523,[3] et puis les firent imprimer et circuler. Il prêcha l'Evangile à Meaux où le peuple se rallia avec enthousiasme aux nouvelles doctrines. Briçonnet trouva plusieurs prêtres sans vicaires, et invita Lefèvre et Farel à prêcher dans les églises, et il circula, lui-même, les quatre Evangiles parmi les pauvres de son diocèse.[4] L'évêque voulut casser les superstitions, corriger les abus, et adopter la traduction de la Bible.

Le commentaire sur les Evangiles de Lefèvre et sa traduction furent condamnés deux ans plus tard. Son service le plus éminent rendu à la Réforme fut la publication de la première traduction littérale des livres de la Bible en langue française-

1. Baird, H.--The Rise of the Huguenots in France, p. 73
2. Smiles, S.--The Huguenots, p. 27
3. Baird, H.--The Rise of the Huguenots in France, p. 78
4. Smiles, S.--The Huguenots, p. 26

le Nouveau Testament en 1525, et la Bible entière en 1530.[1]

La ville de Genève reconnut les travaux de Lefèvre, mais la France n'accueillit pas trop favorablement ce réformateur vénérable, et il dut s'enfuir à Strasbourg[2] sous le nom d'Antonius Peregrines. François I s'intéressa vivement à Lefèvre, et réussit à le libérer. Le vieillard devint le précepteur des deux filles du roi, et de son fils favori, Charles, duc d'Orléans. Ce poste lui fournit l'occasion de continuer ses études bibliques, et d'imprimer dans l'esprit de ses élèves quelques vues favorables à la Réformation.

Enfin Marguerite d'Angoulême, soeur de François I, nomma Lefèvre bibliothécaire des livres royaux à Blois.[3] Toujours entourée de ses ennemis nombreux Marguerite obtint la permission de l'amener avec elle à Nérac en Gascogne. Ici il continua d'inculquer ses idées, et ce fut lui qui sema les premières graines du protestantisme parmi la noblesse.

La version de la Bible en français de Lefèvre se répandit de tous côtés. A Lyon cette édition fut imprimée avec la permission du roi, François I. Comme résultat, la lecture de la Bible produisit le protestantisme. A la fin de sa vie Lefèvre fut bien découragé à cause de ses faiblesses et ses péchés. Toujours modeste il avait pensé avoir mal fait, mais, en réalité, il fut un des précurseurs distingués de la religion huguenote.

## 2. Guillaume Farel

Guillaume Farel, ancien étudiant de Lefèvre, voulut s'associer avec son maître. Il accepta les idéales de Lefèvre,

1. Baird,--The Rise of the Huguenots in France, p. 78
2. Idem p. 84
3. Idem p. 94

mais sa nature véhémente le mena à changer de poste. Il devint professeur de philosophie au Collège Le Moine, mais son zèle pour l'enseignement de Lefèvre le conduisit à Meaux où Briçonnet, Lefèvre et d'autres réformateurs se trouvaient. Encore son enthousiasme l'emporta sur lui et il s'enfuit en Suisse.

Farel fut l'auteur de la première composition liturgique intitulée "La manière et fasson qu'on tient es lieux que Dieu de sa grâce a visités."[1] Co livre offrit la première liturgie en français des églises réformées, et devint fort rare comme tous les livres de Farel. Cet étudiant ne contribua pas beaucoup à la littérature huguenote, mais lui et ses amis plus distingués formèrent une liaison entre la première période de la Réforme et la suivante. Son impétuosité et son courage semèrent les idéales protestantes dans les coeurs de ses semblables.

La Bible exerça sur tous le même effet, sur les bourgeois, comme sur les savants ou les privés de haut rang. On eut beau déclarer la guerre contre ses doctrines, cette foi garda la place d'honneur au foyer domestique. Ce culte mouveau fut tout à fait différent, car il ne garda ni tableaux ni statues--rien pour l'imagination. D'où vint ce désir d'adopter un culte si froid en apparence?[2] Quelle personne fut capable de prévoir les besoins d'un groupe agité?

b. Ecrivains de la cour de François I

1. Clément Marot

Clément Marot était fils d'une mère gasconne et d'un père

1. Baird,--The Rise of the Huguenots of France, p. 342

2. Bovet,--Histoire du Psautier des Eglises Réformées, p.3

normand.[1] Son père, qui était marchand, présenta des vers au duc François d'Angoulême, héritier de la couronne, et de cette manière gagna les bonnes grâces de la cour. Clément était écolier, mais bientôt page pour un homme influent. Très vite il composa des vers dans le goût du temps et en 1515 il les offrit au roi, récemment monté sur le trône.[2] Il voulait s'attacher à la famille royale comme son père. Marguerite de Navarre l'accueillit, et il devint secrétaire de son mari. Alors il écrivit les ballades, rondeaux et épîtres inspirés par ce qu'il voyait à la cour.

Marot suivit son maître le duc d'Alençon à la bataille de Pavie en 1525[3] où il fut blessé et plus tard emprisonné. Depuis longtemps sa conduite était soupçonneuse, et le jeune poète se trouva parmi le nombre des suspects hérétiques. Comme résultat il reçut une assignation parce qu'il avait mangé de la chair en Carême.[4] Après l'arrestation il envoya une épître au roi où il dénonça sa foi catholique, et lui présenta des écrits à la louange du Christ pour prouver ses paroles. Avec un changement de prison il attendit la grâce royale que François I lui accorda.

Son emprisonnement fut une expérience heureuse puisqu'il lui fournit l'inspiration pour ses premiers chefs-d'oeuvre. En prison il écrivit l'épître "Le Lion et Le Rat" dédiée à son ami Lyon Jamet, secrétaire de la duchesse de Ferrare. En jouant sur les deux mots de Lyon et lion (qui s'écrivait alors lyon) et en se comparant lui-même au rat, Marot implora l'intervention de son protecteur, et l'évêque de Chartres le remit en liberté

1. Vianey--Chefs--d'Oeuvre Poétiques du Seizième Siècle, p.3
2. Idem p.3
3. Idem p.14
4. Idem p.15

quelques mois après.

Il écrivit encore une épître adressée au Roi. C'est un de ses plus célèbres poèmes où il fit profession d'une foi très différente. Les épîtres lui fournissaient le moyen d'exprimer le pessimisme qu'il sentait au fond de son coeur, et dans cette épître au Roi il se servit de beaucoup de contrastes. Il unit les cruautés de la satire aux idées pieuses. Il montra la hardiesse d'un citoyen qui condamnait les pratiques des moines et les abus du clergé. Il dénonçait la tyrannie des persécuteurs, mais en même temps gardait une tolérance respectueuse qui le fit martyr de la cause chrétienne. Il chantait la mort qui le délivrerait de ses maux et du péché, et s'écria "Soyez joyeux dans l'affliction."[1]

Après son exil Marot rentra encore dans la cour. Marguerite de Navarre, soeur de François I, lui donna l'idée de traduire les psaumes. Les poésies personnelles de la reine étaient pleines d'allusions bibliques, et elle chanta les psaumes de David. Son poète de cour, en traduisant les psaumes, marcha sur les traces de Lefèvre et créa un nouveau genre de littérature, la poésie sacrée,[2] qui forma une liaison entre la poésie du moyen âge et celle du dix-septième siècle.

La première traduction de trente psaumes parut à Paris en 1541, et personne n'y vit de traces luthériennes.[3] Le poète avait écrit pour l'amour de l'art. L'oeuvre devait être populaire, car François I et plusieurs autres établirent ce goût littéraire et chacun chantait son psaume favori et le fredonnait dans les rues. Bernard Palissy, personnage très im-

1. Douen--Clément Marot et Le Psautier Huguenot--Tome premier, p. 374
2. Idem p. 464
3 Le Chansonnier du XVI. siècle p. VIII.

portant pendant cette époque, écrivit, "Vous eussiez vu le dimanche les compagnons de métier se promener par les prairies, bocages et autres lieux plaisants, chantant par troupes, psaumes, cantiques et chansons spirituelles, lisant et s'instruisant l'un l'autre. Vous eussiez vu les filles et vierges assises dans les jardins qui se délectaient ensemble à chanter toutes choses saintes."[1]

Cette espèce de poésie répondait si bien à leur foi brûlante, parce qu'elle exigeait beaucoup d'énergie, et ces chants donnaient un libre cours à l'ardeur des persécutés. Tout cela inquiéta le gouvernement, et bientôt la monarchie demanda l'emprisonnement de tous les chanteurs de ces cantiques diaboliques. Les premières chansons protestantes furent contemporaines des premières persécutions. Les prisons et les bûchers furent le sol douloureux où naquirent les chants.

Ces psaumes en leur temps eurent un grand succès et devinrent la nourriture quotidienne du clergé puisqu'ils formèrent la plus grande partie du Bréviaire. Les protestants adoptèrent le Psautier de Marot, et dès lors cette forme de poésie s'associa à toute la vie de leurs églises. On marchait contre l'adversaire en chantant un psaume. Il consolait le prisonnier et se trouvait sur les lèvres des martyrs quand le corps était brûlé.

Cette poésie sacrée dut être populaire, parce qu'elle rappelait la chanson populaire du moyen âge. Les phrases marchaient d'une aisance remarquable, et exprimaient les sentiments des chanteurs. Bien que les rimes fussent mauvaises et

1. Le Chansonnier Huguenot du XVI. siècle, p. VIII.

les sons rauques à cause d'un entassement de synonymes, les psaumes montraient le coeur de ce grand poète dont la franchise attaqua les institutions.

Marot représenta deux hommes—le poète et l'homme religieux. Rien ne pouvait ruiner sa gaieté inépuisable. Toujours entouré d'un groupe frivole à la cour il montrait la faiblesse de sa nature, mais ses jours d'emprisonnement et d'exil révélèrent le vrai homme. Ses oeuvres manifestèrent sa pensée profonde et un spiritualisme religieux. Sa devise "La mort n'y mord" offrait la preuve de l'intimité pieuse du poète.

Ce poète de cour précéda Calvin de plusieurs années et suivit Farel. Il fut à la fois défenseur et propagateur de la Réforme.[1] Il joua ce rôle avec beaucoup de zèle et de prudence, mais il ne fit jamais profession ouverte des doctrines de la Réforme.

La première partie du seizième siècle produisit plusieurs artistes et théologiens, mais elle fut très pauvre en poètes. Clément Marot, le seul grand poète du règne de François I, remplit cette lacune avec sa poésie et ses psaumes. Il eut à offrir quelque chose d'extraordinaire pour satisfaire ces esprits affamés de la cour. La formalité des cultes glacials fut bien adoucie à la suite de l'apparition des psaumes et des cantiques. Pendant cette époque la poésie et la musique devinrent servantes de la religion, et ce fut l'influence huguenote qui fit ce changement-là. Le grand réveil de la poésie française arriva vers le milieu du siècle. Entre Villon et Ronsard il n'y eut de nom marqué que celui de Marot. On quitta l'esprit gaulois

1. Douen--Clément Marot et Le Psautier Huguenot, p. 151

du moyen âge, et introduisit la poésie courtoise. La poésie fut popularisée. Le poète ne fut plus étudiant, ni fils de bourgeois, mais un artiste de la cour. Marot contribua beaucoup à la fondation de la bonne société de la Renaissance.

2. Marguerite de Navarre

Tous les précurseurs de la Réformation avaient été des hommes illustres et distingués, mais en ce moment une femme entra dans le drame, et devint le centre d'une coterie de poètes et de savants. De Marot Marguerite reçut ses vers et son intérêt dans la poésie. De Lefèvre et Briçonnet[1] elle obtint ses sentiments protestants, mais ce fut Marguerite d'Angoulême elle-même qui leur fournit une grande inspiration. Cette femme extraordinaire exerçait beaucoup d'influence, et avec elle vint une expression de la Renaissance qu'elle montra dans sa poésie et sa prose.

L'intelligence de Marguerite n'était pas indigène. Sa mère, Louise de Savoie, possédait une curiosité intellectuelle, et ses idées libérales dévancèrent son temps.[2] Elle dirigea une éducation complète pour sa fille aussi bien que pour son fils, François. Sous la surveillance d'une mère moderne les deux enfants étudièrent sous les meilleurs maîtres de l'époque. Marguerite devint versée dans plusieurs langues, hébreu, grec, italien, espagnol, anglais. Outre les langues classiques et modernes elle étudia la philosophie et la théologie.

Elle tint de sa mère une curiosité insatiable du savoir, et son enfance passée avec une mère et un frère dévoués lui donna des sentiments qu'elle garda dans son coeur à jamais.

1. Lanson, G.--Histoire Illustrée de la Littérature Française, p. 180
2. Putnam, S.--Marguerite of Navarre--p. 58

De là vint son amour fraternel et le développement d'un amour pour son Dieu qu'elle adorait passionnément.[1]

A l'âge de dix-sept ans Marguerite se maria contre sa volonté avec le duc d'Alençon, parti qui lui était désagréable. A cause de son dégoût pour son mari elle se dévouait à ses études et dérivait beaucoup de plaisir de sa lecture et de sa correspondance avec plusieurs savants. Elle était un des esprits les plus brillants de son siècle, et une des âmes les plus charitables, et les plus courageuses. Elle se proposait l'idéale de la "femme moderne". Cette reine affable représentait le "social worker" d'aujourd'hui. Elle ajoutait toujours aux épisodes de ses histoires une morale sociale, et essayait d'améliorer la condition de son prochain. Elle inaugura une coéducation pareille à celle de son frère et d'elle-même. Elle établit les professorats du Collège de France qui existent encore aujourd'hui. Les questions d'assistances publiques et d'hygiène ne lui paraissaient pas moins dignes que celles de littérature ou de philosophie.[2] Elle organisa les hospices et les hôpitaux. La première fondation faite au réservé des enfants à Paris fut l'oeuvre de Marguerite d'Angoulême.[3] Elle possédait une inépuisable générosité qu'elle gardait toute sa vie.

Avec la permission de son mari Marguerite passa la plupart de son temps à la cour de François I, son frère bien-aimé. Elle s'y trouvait dans un milieu resplendissant—centre le plus gai et le plus intellectuel de toute l'Europe. Marguerite remplaça la reine Claude et devint, en réalité, la vraie reine de ce régime.[4] La belle Marguerite attira les savants illustres et

1. Lanson, G.--Histoire Illustrée de la Littérature Française, p. 180
2. Les Dernières Poésies de Marguerite de Navarre, p. XVIII.
3. Lefranc--Les Idées Religieuses de Marguerite—, p. 14
4. Putnam, S.--Marguerite of Navarre, p. 108

les lettrés par son esprit, ses connaissances et sa conversation. La vie de société commençait à s'organiser sur de nouvelles bases. Dans tous les milieux mondains fleurissait le goût de la conversation. Avec elle vint l'institution du salon qui favorisait le goût littéraire. Sa mère, Louise de Savoie, continua à exercer son influence intellectuelle et François la nomma régente pendant ses campagnes italiennes. Pendant la captivité de François en Espagne il fit appeler sa soeur qui arriva avec la pleine puissance d'ambassadeur. Ce fut la première fois qu'une dame fût envoyée à une terre inconnue. Cet amour maternel et de soeur persistait toujours.

La vie maritale de Marguerite ne fut pas bien heureuse. Elle détestait le duc d'Alençon jusqu'à sa mort, et deux ans plus tard un second mariage avec Henri d'Albret, roi de Navarre, lui apporta encore du malheur. Il était jaloux de l'intelligence de sa femme, mais Marguerite trouva du soulagement dans la naissance de sa fille Jeanne d'Albret.

Sur ces entrefaites les guerres religieuses s'augmentèrent, et s'inclinant vers les idées de la Réforme, elle protégea plusieurs instigateurs dans la cour à Nérac. Sa poésie reflétait ses idées protestantes, et la première oeuvre poétique jugée digne par elle fut "Miroir de l'âme pécheresse" oeuvre exclusivement religieuse qui donna le signal des attaques furieuses.[1] Ici elle montra sa vie intérieure. Elle prit le parti d'un hérétique emprisonné à cause de la religion, et de cette manière exprima ses sentiments intimes. Elle créa un genre d'oraison poétique qui respirait la tristesse pendant

1. Lefranc, Abel--Les Idées Religieuses de Marguerite de Navarre, p. 9

les jours d'anxiété et une gaîté spirituelle dans son âme qui l'emportait sur le péché.

Marguerite de Navarre reçut la plupart de son inspiration de la cour et des lettrés autour d'elle. Cette atmosphère littéraire l'aidait à contribuer à la poésie. Elle introduisit la lyrique courtoise où l'on analyse les passions de l'âme. Une partie considérable de sa poésie resta inconnue, mais les dernières poésies de Marguerite de Navarre datèrent de son séjour dans le monastère de Tusson après la mort de son frère.[1] Complètement accablée elle commença à épancher son chagrin dans une suite de poésies. Ces chansons spirituelles exprimèrent sa douleur d'une manière poignante et la fit poète de son époque. Aucun poète français n'avait encore parlé d'un tel ton des questions divines.

Comme prosateur Marguerite de Navarre fit sa plus grande contribution à la littérature française. Auparavant les contes et les fabliaux avaient été d'une nature populaire et railleuse. Avec Marguerite vint le sérieux, la pitié et la douleur. Sa nature psychologique[2] inaugura une discussion des passions humaines, et elle montra le rôle joué par les sentiments.

Le Décaméron, contes célèbres de Boccace, fut traduit par Antoine le Maçon en 1545, et dédié à Marguerite.[3] Toute la famille royale lut les contes avec beaucoup de plaisir et cette "femme moderne" résolut d'imiter le grand romancier italien tout en décrivant les personnages de la cour. François et ses enfants découvrirent que Marguerite avait un penchant vers ce genre de composition et l'encouragèrent à leur fournir beaucoup

1. Lefranc, Abel--Les Dernières Poésies de Marguerite de Navarre, p. XVI.
2. Idem p. XXVI.
3. Des Granges p. 239

d'amusement.[1] Ayant décidé de suivre l'exemple de Boccace, son oeuvre devait comprendre dix journées et cent contes, mais après être arrivée à la septième journèe elle reçut la nouvelle de la mort de son frère. Enfin dégoûtée de cette espèce de travail elle ne put continuer "l'Heptaméron," nom de cette oeuvre interrompue. Le livre ne fut pas écrit pour la publication, mais ce fut sa fille, Jeanne d'Albret, qui le fit imprimer après la mort de sa mère.[2]

Marguerite, dans ses contes, essayait de raconter les événements actuels de la cour dans le but de construire de chaque incident une leçon morale. Elle révéla les vices de son époque--avec trop de détails--pour condamner les pratiques des moines.[3] Elle voulait civiliser les âmes et les moeurs de sa cour, et elle choisissait les plus frappantes de toutes les mésaventures conjugales. Cette mondaine aspirait à la foi profonde. Elle devait prêcher pour indiquer la leçon des histoires. Bien que la leçon morale interrompît la continuité du récit c'était la seule qualité qui en rachetait les défauts. Sans ces leçons morales "l'Heptaméron" n'aurait pas de valeur religieuse.

Les cinq gentilhommes et cinq dames mentionnés dans les "journées" représentaient les personnages de la cour. A cause d'inondations dans le midi de la France ce groupe de voyageurs dut s'arrêter dans le village de Notre-Dame de Serrance. Reçus à l'abbaye de Saint-Savin ils furent forcés d'attendre une dizaine de jours et chacun, d'entre eux, raconta dans son tour son histoire à lui et discuta la moralité exactement comme Parlamente qui dit, "Et encore ai-je une opinion que jamais

1. Baird, H.--The Rise of the Huguenots of France, p. 119
2. Idem p. 120
3. Idem p. 120

homme n'aimera parfaitement Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque créature en ce monde."[1] Parlamente fut vraiment Marguerite elle-même, et malgré ces contes libres elle prêcha les doctrines de la religion chrétienne. Sa vie même démontrait par des exemples une âme pure et charitable qui restait inébranlable au milieu de tous les crimes, et toute la corruption d'un siècle mondain.

Marguerite de Navarre forma une liaison entre le moyen âge et le dix-septième siècle aussi bien que plusieurs de ses contemporains. Les contes montrèrent un plus grand développement du roman[2] et en même temps introduisirent la psychologie dans les coeurs des hommes et la lutte entre les sentiments physiques et intellectuels.

La Réforme continua à montrer son influence sur la Renaissance non seulement dans le domaine de la poésie et des lettres, mais dans l'étude de la théologie. Jusqu'au seizième siècle la langue ecclésiastique avait été le latin. Les protestants dans leur désir de s'exprimer dans les controverses religieuses se servaient du français, et Jean Calvin fut l'instigateur de ce mouvement.

c. Ecrivains du temps de la réforme

1. Jean Calvin

Jean Chauvin, qui latinisa son nom en Calvinus d'où sortit la nouvelle forme Calvin naquit à Noyon en Picardie en 1509.[3] Il rencontra le meilleur maître de latin de l'époque, Matburin Cordier, et il suivit l'instruction de Melchior Wolmar à Orléans. Il étudia le grec sous ce grand savant qui vint d'Allemagne pour

1. L'Heptaméron p. 156
2. Des Granges p. 239
3. Braunschvig--Notre Littérature, Tome I., p. 154, 155

lui inculquer sa méthode. Non contents de lui enseigner les langues Mathurin et Wolmar lui parlaient de l'Evangile et du Christ.[1]

Calvin allait ainsi de lieu en lieu, du nord au midi, voyant, écoutant et enrichissant son coeur et sa conscience aussi bien que son intelligence de tout ce qu'il trouvait chez les hommes ou dans les bibliothèques. Converti aux idées de la Réforme par Guillaume Farel il échappa aux persécutions en se refugiant à Bâle, en Suisse. Ici, à l'âge de vingt-six ans Calvin publia la première édition, en latin, de "L'Institutio religionis christianae,"[2] et il adressa au roi François I une lettre de protestation contre les souffrances des hérétiques. La persécution de 1535 hâta la publication de"l'Institution,"mais l'auteur avait formulé ses idées pour cette oeuvre littéraire avant François I.[3]

Son épître dédicatoire à François I parla en faveur de la cause protestante. Cette lettre éloquente servit de préface à "L'Institution de la Religion Chrétienne." Il voulait que le roi fût mieux informé et qu'il ne crût pas les horribles rapports. Ici il montra un air paternel. Il essaya de libérer ses collègues de sédition contre l'Etat. Il expli qua les raisons pour l'hostilité, et la haine aveugle de l'Evangile. Calvin espéra éclairer et toucher le roi. Au point de vue littéraire cette préface était un chef-d'oeuvre de conviction logique, et de courage audacieux.[4] L'Eglise réformée tâcha d'exterminer l'Eglise officielle, et ce jeune homme, avec sa plume, prêcha la tolérance, et en exigea la pratique. La

1. Autin, Albert--L'Institution Chrétienne de Calvin, p.22
2. Calvin--Institution de la Religion Chrestienne, p.34
3. Autin--L'Institution Chrétienne de Calvin, p.34
4. Calvin--Institution de la Religion Chrestienne, p. 9

Réforme trouvait ici sa théologie. La protection royale et la confiance en Dieu étaient nécessaires pour l'établissement de la réforme nouvelle.

Après sa demeure à Bâle Calvin séjourna à Ferrare, et enfin il s'établit à Genève. Il exerça son autorité théologique sur cette ville exactement comme Farel jusqu'à ce que les libertins le forçassent à quitter la ville. En 1541 son parti le rappela, et il y régna en maître jusqu'à sa mort.

La traduction française de "l'Institution" apparut en 1541,[1] et avec elle s'ouvrit la période du grand réveil. La jeune église avait besoin d'une introduction à la lecture de la Bible, et "l'Institution" répondit à ce besoin, et montra l'évolution intellectuelle de la Renaissance. Le texte comporta quatre livres divisés en quatre-vingts chapitres.[2] Toute la matière de l'enseignement, et toute l'expérience religieuse des Réformés se condensèrent dans ces quatre livres. La physionomie intellectuelle et morale de l'auteur se montra dans ce livre qui était vraiment son autobiographie.

Son but, en écrivant cette oeuvre, était de mettre en lumière l'enseignement scriptuaire, et d'expliquer aux fidèles les doctrines des Livres Saints. Il se considéra interprète de la parole de Dieu.[3] Dans "l'Institution" Calvin nia et opposa la prédestination et les saints en les remplaçant par la justification de la foi. Il dit que "L'alliance de vie (le salut) n'est pas également preschée à tout le monde et mesme où elle est preschée n'est pas également receue de tous."[4] Il expliqua que l'homme n'opère pas son salut—il le reçoit

1. Calvin--Institution de la Religion Chrestienne, p. 20
2. Autin--L'Institution Chrétienne de Calvin, p. 115
3. Calvin--Institution de la Religion Chrestienne, p. 9
4. Autin--L'Institution Chrétienne de Calvin, p. 129

gratuitement de Dieu. C'est Lui qui fait miséricorde, et il ne faut pas que les hommes s'élèvent pour ravir la gloire de Dieu.

"L'Institution" dut combattre la pensée antique et celle de la société contemporaine. Dans tous les milieux le goût était basé sur les choses mondaines. La poésie et la conversation fleurissaient, mais avec "l'Institution" vint le mouvement de la prose.[1] Ici le conflit exista entre le christianisme et la philosophie. La théologie devint une étude de l'homme. Il fallut que Calvin se fît psychologue et moraliste et il l'accomplit avec puissance et finesse. "L'Institution" remplit les besoins de la conscience et sa théologie était humaine. Il établit une Eglise nouvelle nourrie par une foi contagieuse et une espérance plus forte que la persécution et la mort.

Théodore de Bèze écrivit de Calvin--"Estant de si petite vie, il dormait aussi fort peu. Mais pour cela quelque lassitude qui s'ensuivît, il ne laissait pas d'estre toujours prest au travail et à l'exercice de sa charge; car les jours que ce n'estoit pas à lui à prescher, estant au lit, il se faisoit apporter, dès les cinq ou six heures, afin de composer, ayent quelqu'un qui escrivait sous lui. Voilà comment il a dicté les matins la plupart de ses livres, estant en continuel et très heureux travail d'esprit."[2]

Ayant une santé chétive il dirigeait le travail au lieu de l'exécuter lui-même. Il dictait ses doctrines et les expliquait d'une netteté extraordinaire. Cette figure amaigrie et presque décharnée garda un profil dur, mais ses oeuvres manifestaient

1. Autin--L'Institution Chrétienne de Calvin, p. 129
2. Idem p. 117

l'ardeur de son coeur—une âme dédiée à Dieu. Sa plume devint l'instrument d'un rythme oratoire. On lui attribuait beaucoup d'austerité, mais les aspects de son génie littéraire montrèrent que le Réformateur était sensible aux conditions sociales, et possédait une vraie connaissance des faiblesses de l'homme, et essayait de les enlever. Calvin suivit la vie de Saint Paul, et il y dressa une église française, et établit la discipline ecclésiastique.[1]

2. Bernard Palissy

Le mouvement remarquable de la Réformation dépassa rapidement la frontière du Rhin.[2] Tout le monde écoutait ardemment la promulgation des idées nouvelles. Sur ces entrefaites un pauvre ouvrier gagnait sa vie. N'ayant que le dédain pour les études classiques il se vantait d'avoir appris la science 'avec les dents'.[3] Cet ouvrier fut Bernard Palissy qui devint chimiste, géologiste, artiste et philosophe quelques ans après.

Heureusement Palissy fut écrivain aussi. Bien que ses oeuvres fussent écrites dans un style simple et rustique il présenta un plus vif portrait de son époque que la plupart de ses contemporains. Il décrivit d'une plume brûlante les souffrances des "gospellers" dont il fut le plus illustre.

Palissy naquit dans l'ancien diocèse d'Agen,[4] en 1510. Il ne reçut pas une belle éducation, mais il savait lire, écrire et compter. Le garçon fut par instinct éveillé et adroit, doué d'un goût artistique. Tout en gagnant la vie en verrier il voyageait dans les pays lointains[5] selon la coutume des artisans de cette époque-là. Après un séjour à Tarbes, aux hautes

1. Théodore de Bèze--Vie et Mort de Calvin, p.273
2. Smiles, Samuel--The Huguenots, p. 31
3. Fillon et Ausiat--Les Oeuvres de Bernard Palissy, p. XI.
4. Idem p. VI.
5. Smiles, Samuel--The Huguenots, p. 32

Pyrénées, il se dirigea au nord vers la Flandre. L'amour de la géologie et de l'histoire naturelle s'éveilla en lui, et il suivit ces études avec beaucoup de zèle pendant ses pérégrinations.

Parmi de nombreuses choses qu'il apprit, en route, fut l'art de lire les livres imprimés, et son livre favori fut la Bible, la plus grande merveille de son temps. Théodore de Bèze, l'historien, écrivit, "Au point de vue protestant il était amateur de vertu et de vérité, ayant tellement profité à la lecture des lettres saintes."[1] Tous les jeunes gens huguenots luttaient contre les agitations religieuses, et Palissy surtout donnait libre cours à son énergie, et la Bible formait la fondation de ses idées.

A cette première instruction il joignit la science qui lui donna le contact des hommes et des singularités de la nature. Il conçut un amour sérieux pour l'expérience et pour l'évidence.[2] Quand il revint à Saintonge il était plus qu'un ouvrier, plus qu'un potier; il était penseur.

Saintonge se trouva au sud-ouest de la France, à grande distance des persécutions de Paris.[3] Les souffrances chrétiennes s'augmentèrent un peu partout pendant la vie de Palissy, et il suggéra que chaque village choisît une personne destinée à écrire fidèlement les événements de ces jours terribles. Cette idée inspira son court récit intitulé "L'Histoire de Saintonge." Dans cette histoire l'auteur montra la ressemblance entre son église et l'église primitive avec ses tribulations et ses difficultés. Les habitants de Saintonge

1. Fillon et Audiat--Les Oeuvres de Maistre Bernard Palissy, p. XVII.
2. Idem p. XIII.
3. Smiles, Samuel--The Huguenots, p. 34

durent éprouver ces mêmes expériences et Palissy avait envie de les raconter exactement pour la postérité.

Le langage de la préface de l'ouvrage était celui d'un naturaliste qui observait soigneusement. Il commença la narrative en 1546 parce que les persécutions se passaient en violence pendant cette année-là. Catherine de Médicis sauva Palissy de Saint-Barthélemy. Il comprit les luttes des Huguenots, et les formula dans une grande conclusion générale écrite d'un style frais et adroit.

Tout en décrivant les expériences des hérétiques de Saintonge il suivait son métier de verrier, mais son travail était bien irrégulier. Puis il se maria, et sa pauvreté augmenta avec sa famille. Bientôt une grande passion l'emporta sur lui, celle d'imiter une tasse italienne de grande beauté. L'ardeur d'expérimenter sur la composition de la faïence le saisit, mais il lui fallait deux choses—le pot et l'émail. Comme il n'avait pas d'argent il fallait fabriquer un four. Son rêve fut satisfait après une lutte de quinze ans. Cette âme qui cherchait l'idéal éprouvait tant d'angoisse et de misères, mais sa foi et sa confiance l'encourageaient. Il bravait le dédain de la foule et les reproches de ses voisins. On le croyait fou, mais tout cela se termina dans sa conclusion que "rien ne se perd dans la nature et tout se transforme."[1]

La "rustique figuline" fut le résultat de cette persévérance. Quelques pièces ornées d'animaux et colorées pour représenter la nature reçurent un grand prix. Palissy maria la nature à l'art. Aux animaux et aux plantes il ajouta les ruisseaux, les

1. Fillon et Audiat--Les Oeuvres de Maistre Bernard Palissy, p. LI.

grottes, les rochers, les jardins et les collines. Ce fut le trait caractéristique de Bernard Palissy artiste. Il cherchait "le secret de l'émail." La gloire de cet homme scientifique resta non seulement dans la découverte d'un émail, mais dans la recherche scientifique, et surtout dans ses observations qui étaient d'un génie.

Le premier volume de Palissy parut en 1553 à La Rochelle, intitulé "Recepte Véritable."[1] Le second ouvrage fut publié en 1580 sous le titre de "Discours Admirables de la nature des eaux et des fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux".[2] Ces livres furent parmi les meilleurs des naturalistes de l'époque. Au milieu du seizième siècle ce potier huguenot discuta la question des arbres dans son "Recepte véritable" et il montra les abus que les ignorants commirent au gouvernement. Il dit que "quand il y aurait plus de bois, qu'il faudroit que toutes les navigations et pescheries cessassent, et que mesme les oiseaux et plusieurs espèces de bestes, lesquelles nourissent de fruits s'en allassent en un autre royaume. C'est une philosophie que quand les chambrières y auront pensé elles jugeront que sans bois, il est possible d'exercer aucun art."[3]

Dans son "Discours admirables----------" il montra parmi ses théories scientifiques que les eaux ne montent jamais à un niveau au-dessus de celui de l'endroit d'où elles proviennent; de leur influence sur la santé, de leur origine, de l'infiltration, du drainage, de la dilation des gaz, de la glace et de sa formation. Il découvrit la formation des métaux, de la

1. Fillon et Audiat--Les Oeuvres de Maistre Bernard Palissy, p. CIV.
2. Idem p. CVI.
3. Idem p. 103

cristallisation, de l'arc-en-ciel, de l'or potable. Il mentionna le sel qui se trouve dans la végétation et la formation des pierres, leur densité et leur cristallisation. Il analysa le bois pétrifié, les fossiles et la stratification.[1]

Le génie de Palissy dévança son siècle. Sa philosophie fut celle d'un homme simple et modeste qui observa les erreurs de son époque. Il mentionna les gaucheries de l'homme et leurs outils démodés. Il se moqua des charrues boiteuses. La clairvoyance de son esprit, liée à une imagination scientifique, combla ses oeuvres d'un choix de mots exquis. Ces livres parurent parmi les premières oeuvres scientifiques de la littérature française.

Vers la fin de sa vie Palissy, le potier, devint une sorte de conférencier et fit des leçons publiques d'histoire naturelle. Les Ligueurs l'enfermèrent à la Bastille en 1588, et il y mourut l'année suivante. Le roi Henri III lui fit visite avant sa mort pour essayer de lui montrer ses erreurs, mais Palissy ne changea pas d'avis et resta ferme à sa foi—un grand esprit parmi les petits qui marchait à la tête de l'armée huguenote.

### 3. Théodore de Bèze

Après Calvin le théologien le plus énergique fut Théodore de Bèze. Le fils d'une famille noble il reçut une belle éducation, surtout dans la langue grecque. Son professeur fut Melchior Wolmar, Allemand, qui inspirait les principes de la Réformation dans l'âme de son élève.[2] Il commença à étudier le droit à Orléans et y finit son cours. Puis il habita Paris, et entraîné par l'amour du monde il mena une vie frivole et légère

1. Fillon et Audiat--Les Oeuvres de Maistre Bernard Palissy, p. XC.
2. The New International Encyclopaedia--Vol. III, p. 12

pendant quinze ans.

A cause d'une maladie sévère il donna sans partage son coeur au Dieu de ses premières années. Après s'être remis il alla à Genève. Ensuite il fut professeur de grec à Lausanne et faisait des conférences sur l'Epître aux Romains. En 1559 il devint professeur de théologie à Genève et resta auprès de Calvin.[1]

Ici il commença une vie nouvelle. Il chanta un des psaumes de Marot, et ce fut une belle expérience de sa vie. Calvin, en lui rendant visite, découvrit qu'il traduisait un psaume, et bientôt il commença à les publier. Trente-quatre psaumes furent réimprimés à Genève avec ceux de Marot en 1552. Les psaumes de Marot et de Bèze furent imprimés à Lyon en 1562. Ces éditions furent les premières qui fussent complètes.

De Bèze créa un goût pour les psaumes et devint un homme d'esprit—chrétien et poète. Il invita ses frères à chanter et les exhorta à être fidèles. Il rappela que Marot avait traduit un tiers des psaumes de David et il pria les poètes de quitter les inventions folles, et de consacrer la plume à la louange de Dieu.

Le recueil de Marot et de Bèze fut complété en 1562 et ces vieux psaumes ne moururent pas entièrement. Bien des versets apparaissent dans les psautiers modernes et on continue à les chanter. Le beau début du psaume soixante-deux fut de Théodore de Bèze.

Toi, mon âme, en Dieu seulement
Cherche ton vrai contentement[2]

1. The New International Encyclopaedia--Vol. III, p. 12
2. Marot et de Bèze--Les Psaumes de David-- p.151

Le rythme reste absolument le même dans le psautier actuel et ce rythme date du seizième siècle.

La première poésie de Théodore de Bèze était sensuelle—exemple de l'antiquité païenne pendant la Renaissance tandis que sa dernière était sacrée. Les psaumes représentaient sa meilleure poésie. Enfin il devint historien quand il écrivit son "Histoire Ecclésiastique des Eglises Réformées."

L'auteur de "l'Histoire" se livra à une recherche religieuse en France depuis 1521 jusqu'à la fin de la première guerre civile qui fut terminée par l'Edit du 13 mars, 1563.[1] Le premier livre contint l'histoire de l'établissement du protestantisme en France et celle des persécutions subies par l'Eglise sous François I. Le deuxième livre montra les événements sous le règne de Henri II et le troisième ceux du règne de François II. Ces trois premiers livres étaient considérés une introduction générale à l'ouvrage tandis que les faits politiques et religieux qui se passèrent pendant les trois premières années du règne de Charles IX formèrent les trois quarts au moins de l'ouvrage.[2]

De Bèze fut le raconteur d'une histoire des longues tribulations infligées à la foi des Huguenots avant les guerres civiles. Ce recueil de documents fut le plus précieux et exact du seizième siècle, et forma le dossier complet des origines du protestantisme français. Son style simple et narratif frappa tous qui l'étudièrent aussi bien que la gravité et la sincérité du récit. Il traça l'histoire du parti huguenot d'une manière vivante, et l'ouvrage ne mérita pas l'oubli. L'impression

1. Histoire Ecclésiastique des Eglises Réformées—Tome Trois. Préface et Introduction par Rodolphe Reuss p.XLVII.
2. Idem p.XLVIII.

produite sur les gens de son époque était profonde, et Théodore de Bèze réveilla l'enthousiasme au coeur des hommes.

Après la mort de Calvin il se trouva directeur de l'Eglise Génevoise. Le bon sens et la grande perception de ce réformateur contribuaient libéralement aux décisions faites aux conférences ecclésiastiques. Cet homme d'état n'oubliait jamais de se rappeler qu'il était citoyen d'un pays plus grand que la république de Genève ou même du royaume extensif de la France. Pour lui la partie du monde qui épousa la Réformation fut sa patrie.

De Bèze connaissait Calvin mieux que la plupart de ses contemporains, et, comme résultat, il écrivit la première biographie de ce grand réformateur intitulée "Vie et Mort de Calvin". L'auteur dessina bien soigneusement les moindres détails de sa vie, sa santé et sa puissance. Le portrait d'un des plus grands théologiens de son époque fut une vraie contribution à la littérature française. Théodore de Bèze reçut beaucoup de son inspiration de Calvin. Il suivit les principes de son maître selon lesquels il dirigea l'église de Genève pendant quarante ans, tout en exerçant l'influence d'un patriarche. En s'y consacrant entièrement par son intelligence, son zèle, son éloquence, et sa personnalité impressive, il rendit des services importants à son église.

### 4. Michel de l'Hospital

Pendant que Théodore de Bèze dirigeait les affaires de la Réforme à Genève un vieillard commençait son régime avec le calme d'une personne douée d'un génie animé.[1] Les savants

1. Duffey, P. J. S.--Oeuvres Complètes de Michel L'Hospital Chancelier de France, p.59

admiraient son érudition, et l'élévation et la justesse de ses idées. A l'âge de cinquante-cinq ans cet homme formula l'idée que tout gouvernement bien organisé possède la sûreté et la puissance des états. Selon lui ce fut le principal élément du bonheur, et un moyen de garder la haute économie politique. Comme orateur il liait l'art de charmer les oreilles et celui de charmer l'esprit tout en éclairant la raison. Le nom de Michel de l'Hospital s'éleva au milieu de ce hideux conflit de tous les genres de bassesse, d'intrigue et de corruption. Ce fut Catherine de Médicis qui aida L'Hospital dans son programme de tolérance qu'il inaugura envers les Huguenots.

Son père, Jean de l'Hospital, l'ancien médecin du connétable de Bourbon, s'enfuit en Italie, et son fils Michel y termina ses études de droit à Padoue et à Bologne. En 1537 il revint en France où il se fit conseiller dans le Parlement de Paris, et en 1560 chancelier de France.[1] Avec l'accession de Charles IX L'Hospital obtint pardon pour beaucoup de Huguenots condamnés, et en 1561 arrangea les assemblées de Prélats à Poissy. Cette conférence fameuse réunit les principaux théologiens catholiques et protestants dans le but d'effectuer une réconciliation entre les deux partis. Ce programme de tolérance échoua et rapporta les armes. Pendant la guerre civile qui suivit L'Hospital continua ses réformes administratives et avec l'Ordonnance de Moulins il essaya de protéger le royaume et de réformer la magistrature et les tribunaux. En 1568 le chancelier fut forcé de quitter son poste à cause d'un changement politique de la part de Catherine de Médicis et la

1. International Encyclopaedia--Vol. XII, p. 184

haine des Guise.[1]

Parmi les oeuvres inédites et inachevées de Michel L'Hospital fut son "Traité de la réformation de la justice"[2] où il renferma les plus utiles leçons pour les monarques et les peuples qu'ils gouvernèrent. Il sut que les magistratures étaient électives autrefois, mais sans même prétendre rien changer à l'ordre établi il démontra qu'il fut de l'intérêt même du monarque de ne reconnaître d'autre droit aux fonctions publiques que les vertus, les lumières et les talents. Il appliqua au bien-être de son pays les principes qu'il développa et exposa.

Sa politique fut ferme et bien fondée sur des bases indestructibles. Il écrivit "Dieu nostre créateur est la justice vivante, et de sorte que l'on peult dire avec vérité que tout homme qui n'a poinct de justice n'a poinct aussy de religion."[3] L'Hospital reconnut les besoins de son siècle, et il écrivit pour les hommes de tous les temps, de toutes les classes et de tous les lieux. L'énergie de son caractère fut exprimée dans ses oeuvres où il se servit d'un style simple et franc. Il représenta le véritable magistrat citoyen qui contribua immensément à la vie politique avec sa philosophie moderne.

### 5. François de la Noue

Les réformateurs, théologiens, poètes, hommes de lettres et magistrats jouèrent un rôle important pendant les guerres civiles, mais un des plus vaillants capitaines du parti protestant fut François de la Noue. Ce soldat célèbre naquit

1. International Encyclopaedia--Vol. XII, p.184
2. Duffey, P. J. S.--Oeuvres Inédites de Michel L'Hospital, p.IV.
3. Idem Tome premier, p.54

à Nantes et reçut une éducation militaire. Après avoir vu du service en Italie il se trouva à la cour d'Henri II à l'âge de dix—huit ans, et y devint protestant sous l'influence de D'Andolet. Après le massacre de Vassy il se joignit au grand Condé qu'il aida dans la bataille de Dreux. Ensuite il servit sous plusieurs chefs huguenots et gagna une réputation de bravoure, de prudence et d'humanité. En 1570 il perdit son bras au siège de Fontency-le-Comte et il fallut le remplacer par un bras artificiel—ainsi le sobriquet Bras-de-Fer qui resta une tradition glorieuse dans sa famille. Ayant échappé à l'emprisonnement avant le massacre de Barthélemy en 1572 La Noue se rallia les Huguenots après cet événement fatal et fortifia La Rochelle. Bien qu'il fût breton il devint le protégé de La Rochelle à cause de son zèle, et de son dévouement pour cette ville.[1]

En 1580 encore prisonnier il resta dans le Château de Limbourg où il composa ses "Discours politiques et militaires".[2] Il mourut d'une blessure reçue au siège de Lamballe en Bretagne pendant le régime d'Henri IV qui considéra la mort de son capitaine comme un événement fatal et irréparable.

La correspondance de François de la Noue révéla le vrai caractère de son âme sérène. Des sentiments élevés, nobles et pieux se montrèrent dans les lettres qu'il écrivit pendant sa captivité. Quelques-unes respiraient une philosophie douce et pure. Il gardait au fond de son coeur une pensée profondément religieuse, et avec cette foi il dirigeait les destinées de ses soldats.

1. Delmas--The Huguenots of La Rochell, p. 79

2. Idem

Ses lettres montrèrent que le prince d'Orange l'appela dans les Pays-Bas et le grand capitaine consentit à se prêter à la défense nationale.[1] Il semblait que sous la conduite de ce guerrier les armées des Confédérés ne pouvaient manquer de se couvrir de gloire, et d'arracher la patrie aux horreurs de la guerre civile. Ce fut un grand héros qui aimait ses soldats, et se faisait adorer d'eux en ne voulant pas les exposer inutilement aux dangers. Il possédait toutes les qualités qui distinguent un homme de guerre et les vertus qui l'honorent.

Plusieurs lettres de sa correspondance montrèrent les pouvoirs divers du gouvernement qui tiraillaient, et paralysaient sa force. Dans toutes il demanda instamment les provisions de guerre et les vivres dont il avait besoin. "Aller entreprendre une place—dit-il—sans avoir assurance de l'artillerie, c'est autant comme s'embarquer sans biscuit."[2] Mais malheureusement ces précieux avis ne furent pas écoutés, et toujours il dut garder une modération admirable—talent glorieux pour un chef militaire. Malgré ses tribulations il resta fidèle à sa patrie, et continua de frapper contre la tyrannie.

### 6. Gaspard Coligny

Gaspard Coligny, aussi bien que François de la Noue démontra son habileté militaire dans les guerres religieuses. Né à Chatillon-sur-Loing en 1517 d'une famille noble, il tint de son père, ancien maréchal, son intérêt guerrier. A l'âge de vingt-deux ans il servit sous François I en Italie où il démontra une bravoure extraordiniare à la bataille de Ceresole.

1. Volkaersbeke--Correspondance de François de la Noue-- p. 9
2. Idem p.13

Sous Henri II il fut colonel—général de l'infanterie et en 1552 amiral de France. A la mort d'Henri II, Coligny, encore un Huguenot, devint avec le prince de Condé un des grands chefs des Huguenots.[1] Il fut remarquable pour sa prudence et sa bravoure, et aux batailles de Dreux et de Jarnac l'adresse de Coligny sauva l'armée protestante du duc de Guise. Condé fut tué sur le champ et Coligny eut beau reprendre la direction, il se rendit au jeune prince de Navarre. Ensemble ils assiégèrent Poitiers, mais les Huguenots perdirent encore sur le champ de Moncontour.

On prit Coligny pour l'assassin du duc de Guise, et à cause de cela essaya de l'assassiner dans la rue. L'amiral souffrit comme milliers d'autres en se déclarant Huguenot, mais lui, comme eux aussi, était déterminé à tout sacrifier à ses convictions. La Réforme reçut les persécutions les plus barbares telles que l'amiral de Coligny présentât une liste de plus de deux mille cent cinquante églises qui demandèrent la liberté de religion.

Se trouvant prisonnier après la prise de la ville Saint Quentin il se sentit méconnu par le roi qu'il avait servi si héroïquement. Nulle plainte ne lui échappa car les regrets terrestres ne le possédaient plus—un autre idéal l'attirait. Des convictions puissantes s'emparaient de son âme, et faisait de lui l'un des plus grands caractères de son temps.

En 1557 le "Discours de Gaspard de Colligny sur le siège de Saint-Quentin" montra la direction de ses pensées, et il déclara qu'il n'y avait de certain en ce monde que la mort dont

1. International Encyclopaedia--Coligny--Vol. V, p. 140

il voulait bien écrire les détails. "Tout le reconfort que j'ay, c'est celui qu'il me semble que tous les chrétiens doivent prendre que tels mystères ne se jouent point sans la permission et volonté de Dieu, laquelle est toujours bonne, sainte et raisonnable et qui ne fait rien sans juste occasion, dont aussi peu je me dois enquérir mais plustost m'humilier devant luy en me conformant à sa volonté."[1]

D'où vint cette foi? Son frère d'Andelot, par ses entretiens, le conduisit dans la voie nouvelle, et il lut bien des livres sur la guerre protestante. Son frère fut plus étroitement attaché que lui à la Réforme, mais il avait fait avec ses frères un accord de ne pas leur faire part de ses convictions. L'éducation qu'il reçut de sa mère Louise de Montmorency le mena à accepter les idées nouvelles,[2] et Coligny ne cacha pas sa sympathie protestante, mais son métier de soldat l'empêcha de poursuivre ses études sur la Réforme. Son emprisonnement lui donna une belle occasion de penser à ces questions. Son frère lui procura un exemplaire de la Bible, et il lut les doctrines nouvelles.

Coligny révéla une nature flexible. Son rôle principal fut celui d'amiral, mais il écrivait assez bien, et il s'occupa à la question d'éducation. Il bâtit un collège à Chatillon. Ce programme d'instruction fut quelque chose de nouveau, et lui, comme plusieurs autres Huguenots, rendit un grand service à sa patrie.

Avec ces qualités d'amiral, écrivain et instituteur, il exerçait une grande hospitalité, et était constamment égayé par

1. Choix de Chroniques et Mémoires sur l'Histoire de France
2. Bersier, E.--Coligny--devant les guerres de la religion, p. 131

les joies de sa famille. Il habitait un château magnifique et possédait des biens matériels, mais n'oubliait jamais son devoir envers la patrie et son Dieu.

7. Agrippa d'Aubigné

Non seulement les guerriers et les magistrats combattaient les guerres civiles. Encore un poète du seizième siècle entra dans la lutte et son but fut d'écrire les événements de son époque pour ses descendants. Probablement Théodore-Agrippa d'Aubigné, né en 1552 en Saintonge,[1] reçut son inspiration huguenote de Palissy qui fréquentait cette ville auparavant. A huit ans d'Aubigné avait une précoce intelligence. Il lisait le grec, le latin et l'hébreu, et de bonne heure il apprit à associer l'amour de Dieu avec la Haine de l'Eglise catholique, et à avoir autant d'horreur pour la messe que de respect pour la Bible.[2] Il acheva à Genève son instruction sous Théodore de Bèze, et puis il continua sa bataille du protestantisme.

La paix de Saint-Germain le conduisit à la cour de Charles IX, et il y brilla jusqu'à La Saint-Barthélemy qui dissipa le rêve de paix. Vers la fin du siècle il devint l'ami d'Henri de Navarre qu'il servit de soldat. Ce poète eut beaucoup de malheur, mais malgré une existence bouleversée il y trouva le temps de produire beaucoup de littérature de valeur.

D'Aubigné commença sa vie littéraire comme historien avec son "Histoire Universelle" 1550-1601.[3] Cette oeuvre est une des plus belles apologies du protestantisme, et nous a fourni des documents de cette époque. Formée sur un plan symétrique elle se composa de trois tomes et chaque tome de cinq livres.

1. The International Encyclopaedia--Vol. II., p. 231
2. Vianey--Chefs-d'Oeuvre Poétiques du XVI$^{e}$ siècle, p. 305
3. Réaume, Eugène--Agrippa d'Aubigné--p. 120

Chacun de ses livres finit par une fin de guerre, ayant pour sa borne un édit de Paix. L'Histoire ne fut pas une histoire universelle, mais plutôt l'histoire des guerres religieuses en France pendant le seizième siècle. Le titre fut bien ambitieux.

Sa plus grande oeuvre, commencée tout en se remettant d'une blessure en 1577, fut un groupe de poèmes satiriques appelé "Les Tragiques." D'Aubigné, dans son grand désir, et encore dans sa jeune ardeur, annonça que son dessein fut d'écrire une histoire non monarchique, mais religieuse, donnant gloire à Dieu et à ses martyrs. L'intelligence de ces poèmes fut remarquable, car elle comprit les connaissances scientifiques de son temps, et montra aussi les préjugés. Auparavant Palissy avait condamné les superstitions tout en les remplaçant avec des idées philosophes, mais D'Aubigné n'épargna pas un mot brûlant dans son traité contre les insurrections des persécuteurs.

"Les Tragiques", poème divisé en sept livres, tint de l'épopée, de la satire, et de l'hymne. Le premier livre intitulé "Les Misères" exposait les misères du peuple de France après les guerres civiles avec les biens ruinés, et les familles divisées.[1] Le second "Les Princes" flétrissait la cour et l'inégalité. Le troisième qui honnissait les juges prévaricateurs et sanguinaires, reçut le titre de "La Chambre Dorée". Le quatrième et cinquième "Les Feux et les Fers" faisait une éloge du protestantisme en racontant les Feux qui brûlèrent les Réformés et les fers qui percèrent leurs seins. Le sixième intitulé "Les Vengeances" annonçait la fin de ces tyrannies

1. Vianey--Chefs-d'Oeuvre Poétiques du XVI$^{e}$ siècle, p. 307

contre les protestants et la vengeance préparée contre ces adversaires. Le septième et dernier livre appelé "Le Jugement" montra le Huguenot opprimé sur la terre, et celui-ci nomma son persécuteur devant la barrière de Dieu à la resurrection.[1]

Les neuf mille vers furent un mélange de beauté et chaos, tantôt témeraires, tantôt obscurs, mais avec des passages d'une inspiration féroce—les paroles d'un homme persécuté qui exprimait sa foi et son courage par une recherche inquiète de son esprit. D'Aubigné fut un personnage frappant qui démontra l'énergie de la Renaissance et de la Réforme. De temps en temps il était négligé et incorrect, et faisait des fautes de composition, mais quand il écrivait bien personne ne le surpassait. Il excellait dans ses portraits imaginatifs. Par la métaphore brève ou la comparaison le poète transportait dans les "Tragiques" la vie de la nature. Il faisait de Dieu un bon cultivateur, et du pécheur une fleur sans sève. Les martyrs devenaient des roses exquises. Sa plume était un vrai pinceau, et à la nature il ajoutait sa connaissance de la Bible qui lui fournissait l'art de décrire un trésor d'images empruntées à la vie sociale, "Toute la Bible mais rien que la Bible"—voilà sa règle.[2]

Les vers des "Tragiques" ne représentèrent pas un tableau harmonieux. Ce furent des cris arrachés à l'âme du poète et ses violentes antithèses ne semblaient que l'expression d'un esprit agité de sentiments divers, et proie à toutes les émotions comprises dans la poitrine humaine.

1. Haag, Eugène et Haag Emile--La France protestante, Vol. II, p. 499
2. Vianey--Chefs-d'oeuvre d'Agrippa d'Aubigné, p. 310

## 8. Jeanne d'Albret

L'imprimerie fit beaucoup pour faire naître les écrivains inconnus, et un personnage qui stimula une ferveur pour la publication des oeuvres huguenotes et pour l'éducation fut Jeanne d'Albret, fille de Marguerite de Navarre. Avec une mère qui représentait le monde intellectuel de son temps l'instruction de Jeanne ne pouvait être ni négligée ni stérile, et de bonne heure elle donna tout le temps possible aux études intellectuelles. Son éducation la rendait très libérale aux idées nouvelles, et elle avait beaucoup d'indulgence pour la religion réformée.

Sous les auspices de Jeanne la Bible fut traduite par Lefèvre d'Etaples, et les psaumes de David mis en vers par Clément Marot.[1] Ces deux livres étaient devenus comme des livres de famille. Ce fut Jeanne d'Albret, aussi, qui fit publier "l'Heptaméron" de sa mère.

Etant l'épouse d'Antoine de Bourbon Jeanne était liée à la cour, mais, comme sa mère, elle gardait un caractère énergique, une intelligence et une élévation d'idées qui ne se trouvaient pas chez les femmes de son siècle. Jeanne s'occupait à l'éducation de ses enfants. Elle voulut placer les bienfaits d'une éducation solide et chrétienne à la portée de tous ses sujets aussi bien que pour ses enfants, et de cette pensée naquit l'Académie d'Orthez. Avec l'arrivée de la Réformation en France des académies protestantes s'élevèrent en diverses villes, à Saumur, à Sedan, à Nîmes, et à Montauban, et Jeanne voulut que Béarn eût aussi la sienne. Elle se disposa à changer l'organisation du collège existant. Elle y attacha des pro-

1. Haag--"La France protestante", p. 98

fesseurs qui répandaient l'instruction, et les principes de la foi réformée. Les habitants de Béarn craignaient l'influence que le collège exercerait et la reine choisit Orthez, le principal foyer des idées protestantes.[1] Elle fit transformer un couvent, et ce fut alors sous le titre d'académie.

L'enseignement comprit les études classiques complètes, la théologie, la philosophie, les mathématiques, et le chant religieux pour le culte réformé. La reine, elle-même, avait suivi ce cours, auparavant, sous la direction de sa mère. Les principes protestantes accentuèrent un développement de toutes les sciences, et un progrès dans l'instruction publique. Jeanne et les princes dotèrent la commune de trois professeurs, et ils choisirent les savants les plus renommés parmi les protestants. Une connaissance des langues devint une partie essentielle d'une bonne éducation, et Pierre Lefèvre qui enseigna l'hébreu et le grec dirigeait cette Académie.

Jeanne d'Albret se montra une Calviniste dévouée, mais elle fut aussi la souveraine d'un pays mixte, et malgré son profond respect pour la chaire, dont elle écoutait les enseignements, la reine de Navarre ne permettait pas une intolérance dans le domaine de l'autorité civile. Elle tenait de sa mère un grand intérêt dans les conditions sociales et visitait les hôpitaux et les autres établissements publics. Cette femme encourageait les savants et les écrivains et appliquait une partie des revenus au soulagement des pauvres, et à l'entretien des ministères. La mendicité n'existait plus.

Les lettres intimes du seizième siècle furent souvent de

1. Muret, M. T.--Histoire de Jeanne d'Albret--p. 201

charmants tableaux de la vie de famille, et montrèrent les moeurs privées. Ces lettres, trouvées parmi la correspondance de Jeanne et de son mari, Antoine,[1] furent les empreintes des sentiments les plus tendres—Antoine, mari modèle, fort épris, et père rempli de sollicitude. Enfin les lettres postérieures à la mort de son mari révélèrent la supériorité du caractère de la reine. Elle exerça beaucoup plus d'influence pour le maintien des protestants que son mari. Ce fut elle qui fit trembler les plus redoutables capitaines. Elle gardait toujours une humeur sérieuse, et ne tolérait rien de profane et de frivole. L'austère Jeanne possédait un caractère beaucoup plus ferme que sa mère, car Marguerite montrait un mélange dans ses oeuvres—Marguerite était catholique à l'extérieur et protestante en dedans. Dans sa mère il y avait deux personnages, mais chez Jeanne il n'y en avait qu'un. En 1561,[2] à la cène de Noël, elle abjura à Pau la religion romaine et reçut la réformée. Dès lors Jeanne donna libre cours à ses desseins. Cette reine, comme beaucoup de ses contemporains, exerça une grande influence sur le mouvement général de la Réformation, car elle avait inculqué ses principes dans le coeur de son fils, Henri, qui devait être le prochain roi de France.

Né dans le château de Pau, à Béarn en 1553 Henri fut le troisième fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, fille et héritière d'Henri II et allié avec la famille royale. En 1555 Jeanne devint reine de France, et nomma son mari roi. Henri fils, prince de Viane, se trouva entièrement sous la direction de sa mère à la mort de son père, et la reine choisit

1. Rochambeau--Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, p. IX.
2. Haag, E.--La France protestante, p. 99

ses précepteurs parmi les meilleurs savants huguenots. Après l'éclat de la troisième guerre religieuse en France le jeune prince et sa mère intrépide joignirent les Huguenots à la Rochelle, à la mort du prince de Condé. Henri fut nommé chef de la cause protestante, et profita de cette expérience bien que Coligny fît la plupart du travail.

Jeanne d'Albret mourut plusieurs mois après avoir arrangé un contrat de mariage entre Henri de Navarre et Marguerite de Valois, soeur de Charles IX. Les noces furent célébrées à la suite de beaucoup de résistance de la part et des catholiques et des protestants. Le massacre de Barthélemy suivit dans une semaine et Henri devait partager le sort de ses amis, mais sa vie serait épargnée, s'il se déclarait catholique. Il resta prisonnier à la cour française pendant trois ans, et enfin échappa du camp des Huguenots en Gascogne où il répudia sa conversion forcée, et reprit le commandement de l'armée. Avec la Paix de Beaulieu les protestants firent beaucoup de progrès.[1]

d. Ecrivains de la cour d'Henri IV

1. Henri IV

Henri III fut tué par un assassin, et Henri de Navarre devint l'héritier au trône français. La religion joua un rôle important dans sa vie monarchique, et enfin il déclara avec beaucoup de nonchalance "Paris vaut une messe" ce qui lui donna une liberté et puissance extraordinaires. Il changea de religion à l'heure du danger. Henri IV devint moins religieux à mesure qu'il avançait en âge. Il appliquait les psaumes et d'autres livres de l'Ecriture quand il s'agissait de se

1. The New International Encyclopaedia, p. 157, Vol.XI.

consoler ou de recourir à Dieu dans les incertitudes de l'avenir. Au fond de son coeur il resta protestant toute sa vie, mais la politique primait la conscience, et son intelligence mercenaire le mena à ce changement de religion.

En 1598 Henri de Navarre signa l'édit de Nantes. En pouvait-il faire moins? En le faisant il obéit à une inspiration de son coeur. Dans le préambule il exprima envers Dieu sa reconnaissance de l'avoir inspiré d'assez de courage pour lutter contre les désordres et les difficultés trouvées à son accession. Avec ce document Henri IV obtint pour ses sujets protestants la liberté d'adorer Dieu comme ils voulaient. Il consistait de quatre-vingt-douze articles publics et cinquante-six secrets avec les provisions suivantes: l'accord de la liberté de conscience aux Huguenots, la permission pour les chefs huguenots d'assister aux cérémonies religieuses, la permission d'établir des églises sauf dans les environs de Paris, de maintenir les universités ou collèges théologiques de Montauban, Saumur, Montpellier et Sedan. Les Huguenots furent éligibles à tous les postes publics, mais ils furent forcés de célébrer les fêtes de l'église catholique, et de contribuer à cette église-là, et la permission d'imprimer leur littérature.

Le roi accorda cet édit et exigea son observation comme celle de toutes les lois du royaume. Les Huguenots n'en furent pas satisfaits, mais ils admirent que le roi montra et de la sagesse et de la fermeté en obtenant pour eux des termes raisonnables. Ce document révéla les moeurs de cette époque, et la tolérance d'un roi puissant. En 1598, vers la fin de cette

longue lutte religieuse, grâce à leur roi, les protestants reçurent quatre forteresses. Pour la première fois on voit la naissance d'une tolérance religieuse au monde, et ce fut Henri IV qui avait le courage de permettre cette tolérance.

Si l'Edit de Nantes constata une certaine évolution historique c'est vrai pour les lettres d'Henri IV qui suivirent la marche des événements, pas à pas, jour par jour à mesure qu'ils naquirent et se passèrent. Cette correspondance fournit une étude de l'homme. On y voit la grande tâche qu'il s'était proposée: la réparation de la France après les dégâts des guerres de la religion, la fortification de l'autorité royale, l'établissement des droits du peuple, et la fondation d'une prospérité économique. Plus les événements étaient dangereux plus il avait plaisir à les décrire dans ses lettres. Sans son courage et sa persévérance indomptable la lutte des Huguenots aurait terminé longtemps auparavant.

Les lettres lui servent de monument et démontrèrent le vrai écrivain. Le style d'Henri IV écrivain était tout à fait naturel. Il ignorait quelquefois la règle, et il improvisait et ne relisait pas, mais son orthographe fut plus régulière que celle de ses prédécesseurs. Son style n'était jamais ni sec ni ennuyeux. Il était familier et sa correspondance représenta beaucoup de traits et de tempéraments—ceux de politique, diplomatie, administration, guerre, religion, plaisirs, amitié et galanterie. Son esprit était infatigable comme son corps, et ses lettres pénétrèrent dans son coeur et décrivirent ses sentiments cachés.

Il songea à tout pendant la guerre-aux vivres, aux munitions, à la conduite de chaque gentilhomme. "Qui aime," disait-il, "le repos sous la cuirasse, il ne lui appartient pas de se mêler à l'école de la guerre."[1] Une blessure ne l'arrêta pas. Souvent il était empêché par la maladie, et il cherchait les conseils des médecins.

Toutes ses lettres avaient de l'intérêt dans les détails. Les plus courts billets eurent une vivacité. Il montra plus d'affection et de dévouement que ses contemporains, et il changea toute la banale civilité en mots aimables et affectueux. Henri IV fut à peu près le premier qui ait senti le vrai style épistolaire.[2] Il montra ses amitiés. Ses lettres sont courtes, sobres, bien dites—il remplaça l'affection cérémonieuse de l'affection chaleureuse. Ce fut un homme d'action qui raconta les destinées nationales—un grand inaugurateur d'une grande politique. Il parla comme tout le monde et préférait les mots les plus ordinaires, les plus simples, et en s'en servant créa une force littéraire. L'aisance de style était son caractère le plus inimitable.

2. Philippe Duplessis-Mornay

Philippe de Plessis-Mornay, secrétaire d'Henri IV, fut un des beaux caractères de cette époque. Ce "pape des huguenots" conseillait le roi pendant toutes ses activités politiques jusqu'à sa conversion. Mornay naquit en Normandie des parents catholiques, mais de bonne heure il se déclara protestant. Le jeune homme fortifia ses convictions avec plusieurs visites à Genève qui fut en ce moment-là le principal centre calviniste.[3]

1. Jung, Eugène--Henri IV écrivain, p. 259
2. Idem p. 272
3. International Encyclopaedia--Vol. VI., p. 531

A son retour en France il s'attacha à Coligny, et lui comme plusieurs camarades vint à bout d'échapper à Barthélemy. Il se maria avec une Protestante fervente, Charlotte Arbaleste de la Borde, qui l'aida extrêmement dans sa vie littéraire. En 1577 Mornay alla en Angleterre pour Henri de Navarre, et il y écrivit plusieurs oeuvres théologiques. A la mort de Condé il fut reconnu chef des Huguenots et exerça beaucoup d'influence en créant des amitiés entre Henri III et son successeur. Il comprit la psychologie et allia un zèle ardent à une grande modération. Il sut à la fois gagner l'amour des protestants et l'estime de ses ennemis. Il servit Henri IV de sa plume et de son épée. La coopération de Mornay à l'édit de Nantes, qu'il avait provoquée, et qui rétablit la paix dans l'intérieur de la France, fut un de ses plus beaux titres de gloire. Le secrétaire, en préparant un procès-verbal des églises écrivit qu'elles jouissaient d'un bon changement. On prêcha l'Evangile librement, et il y avait plusieurs villes abritées de la tempête. L'édit fournit leurs droits aux Huguenots, et rapporta sa part des honneurs. Selon Mornay l'édit fut une belle institution.

Ce "pape des huguenots" avec ses grandes connaissances des sciences théologiques composa un grand nombre d'ouvrages en faveur des opinions religieuses qu'il professa—sa correspondance avec les hommes d'état et ses contemporains célèbres furent des documents précieux, et essentiels à l'histoire de la Réformation en Europe, et à celle des guerres civiles en France. Cet homme, qui représenta la justice, et toutes les pensées nobles et généreuses, dessina son même portrait dans ses lettres.

Il était sincère, et garda ses convictions et opinions au milieu de ses adversaires. Il était sagement pieux parmi les fanatiques, et pratiquait une philosophie calme et juste. Il s'intéressait à la vie privée et publique, et sa vie conjugale devint un modèle pour la postérité. Comme mari, père, et ami il montrait la plus touchante simplicité d'une grande âme.

Henri IV cultiva une profonde estime pour son secrétaire, et même une vive amitié, et une fois le roi était même sur le point de venger avec son épée un outrage que Mornay avait reçu— mais Mornay à cause de ses principes rigides n'avait pu approuver le changement de religion d'Henri.

Ses lettres racontèrent plusieurs faits historiques. Dans ses lettres à la reine et pour la reine au moment où les troubles de la Ligue allaient éclater le grand secrétaire annonça les malheurs de la France. Avec quelle sagacité il signala les menées absurdes de l'Espagne, et les secrets qu'elle employait pour amener la France à se déchirer de ses propres mains. Ce fut Mornay qui composa la déclaration que le roi de Navarre publia en 1585[1] que la Ligue et la cour de Rome lancèrent contre lui.

En 1593[2] encore des lettres de la reine Marguerite de Valois. Mornay possédait toute sa confiance, et il négocia le divorce pour elle. En 1594 Henri fut fatigué de ces guerres religieuses et tenta de conquérir sa couronne par l'abjuration de son culte. La lettre que Mornay écrivit à son roi respira la plus profonde douleur, et en même temps il lui reprocha d'avoir changé de religion. La première pensée politique que

1. Mémoires de Charlotte Arbaleste sur la vie de Duplessis-Mornay, p. VI.
2. Idem p. VIII.

le roi exécuta sans le conseil de Mornay démontra un raisonnement clair et fort.

Au milieu de ce délire général un philosophe exposa les principes de paix et de tolérance. Mornay dans un écrit adressé aux états de Blois, s'éleva avec force contre cette maxime que deux religions ne peuvent pas subsister ensemble. "Ce ne sont point," dit-il, "nos religions, mais nos passions provenantes pour la plupart de personnes qui n'ont amour de religion quelconque—la religion ne veut être prêchée par les armes; la force peut engendrer des hypocrites, mais non des chrétiens."[1]

Mornay détestait les actions contraires aux lois de justice. Il montrait un amour pour l'humanité, et une connaissance de ses semblables. Il pria justice contre ses persécuteurs et miséricorde pour la faiblesse et l'erreur. Ce grand secrétaire apparut vers la fin du seizième siècle, époque où les guerres religieuses bouleversaient les esprits fatigués. Encore une crise se présenta. Cette âme glorieuse fit de son mieux pour répandre l'enthousiasme huguenot, mais avec la conversion d'Henri IV vinrent des regrets, et un avenir redoutable.

"Les Mémoires de Philippe du Mornay" écrites par sa femme Charlotte Arbaleste de la Borde montrèrent les grandes difficultés de son époque. Ils comprirent un portrait pittoresque d'une famille huguenote où les enfants et les parents ont leur place, et Philippe en resta le héros adoré. Ce fut un long récit de tous les événements de ce petit ménage raconté d'une intimité poignante. Il y eut l'enfance, l'éducation, les

1. Mémoires de Charlotte Arbaleste sur la vie de Duplessis-Mornay, p. XII.

voyages, la fuite subite à Barthélemy, les oeuvres littéraires, les sièges, les batailles et les moindres détails.

3. Charlotte Arbaleste de la Borde

Madame Duplessis-Mornay, ou Charlotte Arbaleste de la Borde (selon son nom de plume) fut la digne compagne de son mari pendant toute sa vie. Aussi intelligente que dévouée cette femme protestante l'aidait dans toutes ses oeuvres théologiques. Elle cherchait tous les renseignements pour ses études, et travaillait constamment pour son intérêt et bonheur.

La correspondance privée de ces époux-modèles fut un bel exemple d'affection conjugale, le trait dominant de leur vie. Ils eurent un fils qui perdit sa vie dans l'armée du duc d'Orange. Cet événement apporta beaucoup de douleur aux coeurs de ces parents qui aimèrent éperdument leur fils unique. Mornay écrivit "Je n'ai pas de fils, ainsi je n'ai pas de femme"[1] et après six mois Charlotte Arbaleste mourut aussi. Duplessis termina sa vie littéraire avec cette expression, car il écrivait sur le pèlerinage de leur vie conjugale, et maintenant que le bon Dieu voulut terminer la vie de sa femme si doucement, il voulut se reposer aussi.

Bien que Charlotte Arbaleste ne fut pas bien connue, et ne joua pas un rôle important dans la vie politique de la France, elle représenta mieux que toutes les autres les principes et les idéales des femmes huguenotes. Son intérêt sincère dans tous les projets de son mari lui fournit son ambition pour combattre les obstacles ennuyeux. Sans elle la littérature française n'aurait pas reçu les mémoires d'un homme fameux. Ce

1. Schaeffer--Les Huguenots du seizième siècle, p. 198

fut elle qui parla de Mornay entouré de ses livres et ses plusieurs discours écrits en latin et en français, qu'il , adressa à la reine. Elle décrivit avec une habileté remarquable les oeuvres théologiques de son mari car elle connaissait ses pensées les plus intimes.

D. CONCLUSION

Cette thèse explique d'abord que les Huguenots, secte religieux, se forma en France au seizième siècle, au milieu d'une époque corrompue, pour réformer la foi, et montre que cette réformation dut son origine à l'esprit général de la Renaissance.

Elle analyse alors l'influence très diverse des Huguenots, influence qui se sentait non seulement dans la religion mais aussi dans toute la vie sociale.

Au point de vue étroitement religieux les Huguenots proposaient une adhérence plus fidèle à l'Ecriture, un culte moins orné, plus de tolérance, et une morale très sévère. Ils fondèrent le culte protestant d'Angleterre. Marguerite de Navarre se trouvait parmi les premiers écrivains qui faisaient les leçons morales dans leurs écrits. Guillaume Farel contribua la première composition liturgique en français.

Dans les lettres ils inaugurèrent la littérature sacrée en français. Encore produisirent-ils des oeuvres très diverses, poésies, romans, histoires, biographies, lettres, oeuvres religieuses, philosophiques, et scientifiques, traductions; bref dans presque tous les genres sauf le drame. Leurs poésies expriment la piété (Marot, Marguerite de Navarre), et les

douleurs de la lutte religieuse (Les Tragiques). Marot inaugura un genre tout nouveau, la poésie sacrée. Lui et De Bèze continuèrent la poésie courtoise du moyen âge. Parmi les romanciers du seizième siècle Marguerite de Navarre eut un rang très haut. Elle développa le roman psychologique. Comme historiens et biographes ils racontèrent les événements de la Réformation elle-même (De Bèze) et la vie de ses personnages principaux (De Bèze, Charlotte Arbaleste). Ils ne negligèrent pas le genre épistolaire où ils développèrent un style simple et donnèrent des renseignements historiques précieux (Henri IV). Naturellement firent-ils une quantité d'oeuvres religieuses et philosophiques. On pense à l'Hospital mais surtout à l'inspirateur même du mouvement, Calvin, et à son "Institution chrétienne," chef-d'oeuvre non seulement religieux, mais aussi de la prose française. Ils entrèrent, de plus, au champ de la littérature scientifique, surtout de l'histoire naturelle (Palissy). Dans la traduction ils eurent l'honneur de faire la première traduction de la Bible en langue française.

Quant à la société, les Huguenots furent parmi les fondateurs de la société polie en France (Marot, salon de Marguerite de Navarre). Encore eurent-ils une attitude idéaliste et altruiste envers la famille et l'humanité. Les Mornay restent toujours époux-modèles pour tous les siècles, et Marguerite de Navarre représenta déjà à cette ancienne époque le "social worker" moderne par excellence.

Dans la politique ils étaient de vifs partisans de la prévoyance (L'Hospital, de la Noue) et de la tolérance(Henri IV).

BOSTON UNIVERSITY
COLLEGE OF LIBERAL ARTS
LIBRARY

Enfin dans les arts, les sciences, et l'industrie les Huguenots firent de beaux travaux, surtout ceux de Palissy, potier et naturaliste.

En conclusion quelles sont les traits les plus généraux et les plus frappants de cette grande oeuvre des Huguenots? Ce sont, n'est-ce pas, sa diversité extraordinaire, et sa ferveur indomptable. Au contraire de l'opinion populaire ils firent de grandes contributions à la vie non religieuse. Ils enrichirent leur époque de diverses façons non seulement en France mais à l'étranger.

On peut se demander quelle fut la maîtresse pensée qui explique et qui détermine cette grande activité. C'était indubitablement la pureté de la foi et une morale très haute. "Aie les yeux dressés vers le royaume des cieux,"[1] furent les paroles du Huguenot du matin jusqu'au soir. Cette vive foi et cette morale si élevée le poussait sans cesse à ses grands travaux religieux et séculaires.

Quel dommage que les Huguenots dussent perdre dans la lutte religieuse! On doit admettre en vue de leurs grands faits qu'ils formèrent une division très précieuse de la nation française. En les perdant la France a beaucoup perdu, sans doute, parce qu'ils auraient pu faire encore certainement de plus grandes contributions à la civilisation française. Tout de même ce qu'ils parvinrent à faire et qui ne répond pas de loin peut-être aux possibilites de leur génie, leur accorde un rang bien haut dans l'histoire religieuse, sociale et culturelle du monde.

1. Schaeffer--Les Huguenots du seizième siècle, p. 95

## E. BIBLIOGRAPHIE


1. Arbaleste, Charlotte--Mémoires sur la vie de Duplessis Mornay
Paris chez Treuttel et Wiirtz, 1824

2. Baird, Henry M.--The Huguenots and Henry of Navarre
Vol. I. New York (Charles Scribner's Sons) 1886

3. Baird, Henry M.--The Rise of the Huguenots of France
Vol. I. New York (Charles Scribner's Sons) 1879

4. Bersier, Eugène--Coligny avant les Guerres de Religion
Paris (Librairie Fischbacher) 1884

5. Bordier, Henri Leonard--Le Chansonnier du 16e Siècle
Paris, Librairie Tross 1852

6. Bovet, Félix--Histoire du Psautier des Eglises Réformées
Paris, Grassart, Librairie 1872

7. Braunschvig, Marcel--Notre Littérature étudiée dans les textes
Paris (Librairie Armand Colin) 1929

8. Calvin, Jean--Institution de la Religion Chrestienne
Texte de la première édition française 1541 réimprimée sous la direction de Abel Lefranc--Vols. I. & II.
Paris—Librairie Honoré Champion 1911

9. De Bèze, Théodore--Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France
Paris—Librairie Fischbacher
Vol. I. 1883--Vol. III. 1889

10. De Bèze--Archives curieuses de l'Histoire de France Vie et Mort de Calvin
Paris 1835

11. Delmas, Louis--The Huguenots of La Rochelle
New York (Anson D. F. Randolph & Company) 1870

12. De Rochambeau, Le Mis--Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret publiées par de Rochambeau.
Paris—Librairie Renouard 1877

13. Des Granges, Ch. M.--Histoire de la Littérature Française
Paris (Librairie Hatier) 1923

14. Douen, Emmanuel Orentin--Clément Marot et le psautier huguenot
Paris—L'Imprimerie Nationale 1878

15. Duffey, P. J. S.--Oeuvres Complètes de Michel L'Hospital, Chancelier de France
Paris—Chez A. Boulland et Cie, Libraire, 1824

16. Fillon B. et Audiat, Louis--Les Oeuvres de Maistre Bernard Palissy
Niort—L. Clouzot Libraire, 1888

17. Fosdick--French Blood in America
Revell—London, 1906

18. Gammell, William--The Huguenots and the Edict of Nantes
A paper read before the Rhode Island Historical Society 1885

19. Haag, Eugène et Haag, Emile--Vols. I. & II.
La France protestante
Paris—Librairie Sandoz et Fischbacher 1877

20. New International Encyclopaedia--Dodd, Mead & Company
New York 1909

21. Jung, Eugène--Henri IV, écrivain
Paris Treuttel et Wiirtz—Libraires
1885

22. Lanson, Gustave--Histoire Illustrée de la Littérature Française--Tome I.
A Paris et à Londres—Librairie Hachette

23. Lefranc, Abel--Les Dernières Poésies de Marguerite de Navarre
Paris—Armand Colin & Cie, Editeur
1896

24. Lefranc, Abel--Les Idées Religieuses de Marguerite de Navarre
Paris—Librairie Fischbacher 1898

25. Marot et de Bèze--Les Psaumes de David
London 1701

26. Masson, Gustave--Episodes of French History--Francis I and the Sixteenth Century
London (Gilbert & Rivington, Printers) 1881

27. Masson, Gustave--Episodes of French History--Henry IV and the end of the Wars of Religion
(Low, Searle & Rivington)1881

28. Morley, Henry--The Life of Bernard Palissy
Volumes I. & II
Boston (Ticknor, Reed and Fields) 1853

29. Mornay--The Memoirs of Philippe du Mornay written by his wife--translated by Lucy Crump
London—George Routledge and Sons

30. Mornay, Duplessis, Tome premier--Mémoires et Correspondance
Paris—Chez Treuttel et Würtz Libraires 1824

31. Putnam, Samuel--Marguerite of Navarre
Coward--McCann Inc. New York 1935

32. Réaume, Eugène--Etude Historique et Littéraire sur Agrippa d'Aubigné
Paris—Eugène Belin et Fils 1883

33. Saintsbury, George--A Short History of French Literature
Oxford (Clarendon Press) 1901

34. Schaeffer, Adolphe--Les Huguenots du 16e Siècle
Paris 1870

35. Smiles, Samuel--The Huguenots
New York (Harper and Brothers) 1868

36. Vianey, Joseph--Chefs-d'oeuvre Poétiques du 16e Siècle
Paris (Librairie A. Hatier) 1935

37. Volkaersbeke, Ph. Keroyn de--Correspondance de François de la Noue
Paris—Ad. Delahays 1854

38. Willert, P. F.--Henry of Navarre and the Huguenots of France
New York (G. P. Putnam's Sons)
London 1893

39. Xivrey, M. Berger de--Recueil des Lettres Missives de Henri IV.
Paris--Imprimerie Nationale 1848